



Nous ne vieillirons pas ensemble

Maurice Pialat – France - 1972

Fiche technique

Scénario : Maurice Pialat
Image : Luciano Tovoli
Son : Claude Jauvert
Musique : "La Création" de Joseph Haydn
Montage : Bernard Dubois, Arlette Langmann
Production : Jacques Dorfmann, Maurice Pialat, Jean-Pierre Rassam
Interprétation : Marlène Jobert (Catherine), Jean Yanne (Jean), Christine Fabréga (Mère de Catherine), Patricia Pierangeli (Annie), Jacques Galland (Père de Catherine), Maurice Risch (Michel), Harry-Max (Père de Jean), Muse Dalbray (La grand-mère de Catherine), Macha Méril (Françoise)



Durée : 106 min
Sortie France : 3 Mai 1972

Critique et Commentaires

Pialat est un cinéaste du regard. Il ne peut rien voir qu'originellement, comme s'il observait, un être, un phénomène, une vie, « pour la première fois ». Nulle place pour les stéréotypes, les clichés. La France de Pialat n'est ni l'élégant « no man's land » d'un Truffaut, ni la caricature supposée corrosive d'un Chabrol. C'est la vraie France, celle qui est pitoyable. Au dehors, pavillons de banlieue, papiers muraux à fleurs, omniprésente télévision. Au-dedans : inaboutissement, inassouvissement. Le monde de Pialat est celui de la séparation, de l'abandon. Qu'on veuille bien se souvenir de « L'enfance nue » trop peu aimé. C'est l'univers des choses qui ne s'arrangent pas, des temps morts, des ratages. Ici on le sent bien, Jean et Catherine se ratent de peu. Jean apprend l'amour quand Catherine vient d'y renoncer. Leur responsabilité est à partager. [...] En toile de fond les problèmes d'argent, de métier. En arrière-plan des données psychologiques remontant à une enfance qu'on devine difficile. Pialat ne nous assène ni cours de politique, ni leçon de psychanalyse, mais il nous présente des êtres réels, en proie à des personnalités et des problèmes réels. Cinéma de la densité. De la lucidité aussi. Un constat simple, une histoire que l'on devine, à un quelconque degré, autobiographique, mais qui a valeur générale, un regard neuf. Pialat ne filme pas fortement les temps forts, mais exactement les temps faibles. Les ellipses sont toujours au niveau de ce qui aurait pu être « cinématographique ». Ce qui donne un film chaste, pudique, et quelques très rares scènes d'audace qui n'ont que plus de poids. [...] Avec cette façon directe d'aborder au cinéma une réalité précise, avec cette simplicité qui pousse Pialat à refuser toute séparation arbitraire entre préoccupations sociales et développement psychologique, le cinéma français pourrait bien avoir trouvé les chemins d'un renouvellement que nous n'osions plus espérer qu'à grand peine.

Mireille Amiel – Cinéma Juin 72 – N°167

Plans longs mais pas étirés, qui obligent les comédiens à une grande pudeur, soumis au balancement d'une caméra simple, imperturbable, pourrait-on dire ; travelings souples, en situation, perdant et retrouvant les personnages, sans doute très « gambergés » pour obtenir cette apparente spontanéité ; photo plate et cruelle mais brillante tout de même, dialogues plus que vrais, puisque grossiers, tendres, bêtes, méchants, amusés, sous-tendus par le jeu constamment désespérés des acteurs ; ton hautain et sévère, même dans les moments les plus drôles, et il y en a, surtout avec Yanne... Voilà, résumées, les conséquences les plus évidentes de l'attitude de Pialat, heureux et gêné de revivre son aventure, confus et comblé d'avoir à diriger deux monstres sacrés, se supplantant lui-même pour oublier sans doute ses souvenirs dont il n'est pas fier, ou qui lui ont fait trop mal... On voit la différence avec *Vivre sa vie*. Pialat ne fait que « se rendre compte » de son désespoir. Godart s'y noyait, sans pour autant perdre sa lucidité. Ici le flamboiement dans la difficulté d'être : là, le dédain de soi (et des autres) dans le refus d'avoir été.

Faut-il raconter l'histoire ? Non. Elle n'a pas d'importance, cette histoire d'un amour à contre-pied, d'une grande humiliation, et de cette amertume physique que laissent en nous les aller-retours du sado-masochisme. Il importe en revanche que Maurice Pialat mette ses qualités, finalement négatives, rentrées, au service d'une recherche toujours plus éperdue et courageuse de la vérité... Proust doit l'emmerder, c'est évident, et après tout, Proust, c'est bien qu'on l'oublie un peu lorsque que l'on veut se souvenir...

Ai-je assez fait comprendre combien ce film était capital ?

Paul Vecchiali – La revue du cinéma juin/juillet 72 – N°262

[...] « Malheureusement, il est froid ; c'est un film de laboratoire alors qu'il aurait dû être jeté dans la vie... Sur ce plan-là, c'est assez décevant. Le film n'est pas mauvais, mais il risque d'être ennuyeux. J'ai vraiment, sincèrement eu l'intention de l'arrêter au bout de quelques semaines et je ne l'ai pas fait, c'est, non pas parce que l'on me disait que ma carrière serait foutue, ce qui me fait doucement rigoler, mais parce que je pense que c'est très mauvais de ne pas terminer quelque chose. Il faut prendre ses responsabilités jusqu'au bout. Mais le film, que j'ai continué de faire du mieux possible, est complètement dévié, détourné ; Il devient autre chose à mon avis, probablement moins intéressant. Il a été asséché, refroidi. Les rapports carrément impossibles que j'ai eu avec Jobert et Yanne font qu'il devient un film beaucoup moins personnel que les films précédents, et ce qui est paradoxal sur le scénario le plus personnel que j'ai écrit. » [...]

Maurice Pialat – Entretien avec Dominique Maillet pour la revue du cinéma Mars 72 – N°258

Pialat, on le sait, était un homme difficile, cinéaste au caractère ardent. Il ne se ménageait guère quand il jugeait ses propres films. Il ne ménageait pas non plus ceux qui les rejetaient. Il se voyait comme un type qui, depuis six ans, même s'il a fait peu de films, à chaque fois dirait : « c'est une merde », reconnaissant qu'il y avait une sorte d'orgueil dans cette attitude. Ironie, exigence et lucidité : « on se dit ce n'est pas assez bien, je voudrais que ce soit beaucoup mieux. » Remarquablement, il ajoutait : « Peut être que dans ces films mieux fait, on ne trouvera pas ces petits moments de grâce qu'il y a dans les films mal foutus. » Il est vrai qu'il tirait de sa sévérité mieux qu'un art poétique, un énorme orgueil. Qu'on lui parle de citer les meilleurs films de l'année, il ne voit que « des merdes », et confrontant son œuvre à ces merdes, il se juge supérieur à tous leurs auteurs. Il avait l'air de ne pas se prendre au sérieux, tout en fondant son sérieux sur ces jugements méprisants. Paradoxe de l'autocritique.

Barthélemy Amengual – Positif Mars 2004 – N°517

Filmographie et travaux

1951 : Isabelle aux Dombes (Court) - 1953 : Congrès eucharistique diocésain (Doc) - 1957 : Drôles de bobines (Court) - 1958 : L'ombre familiale (Court) - 1960 : L'amour existe (Doc) - 1961 : L'image retrouvée (Doc) - 1962 : Janine (Court) - 1963 : Jardins d'Arabie (Court) - 1964 : Pehlivan (Doc) - Maître Galip (Doc) - La corne d'or (Doc) - Istanbul (Doc) - Byzance (court) - Bosphore (Doc) - 1965 : Van Gogh (Doc TV) - 1966 : La Camargue (Doc) - 1968 : L'enfance nue - 1965 à 1968 : Chroniques de France (Doc TV, 9 épisodes) - 1969 : Village d'enfants - 1971 : La maison des bois (Série TV, 7 épisodes) - 1972 : Nous ne vieillirons pas ensemble - 1974 : La gueule ouverte - 1978 : Passe ton bac d'abord... - 1980 : Loulou - 1983 : À nos amours - 1984 : Cinéma cinémas (Doc TV, épisode du 7 mars 1984) - 1985 : Police - 1987 : Sous le soleil de Satan - 1991 : Van Gogh - 1995 : Le garçon

Prochaine séance : suite et fin « Cycle Jean Yanne, acteur »

Que la bête meure

Claude Chabrol – France – 1969

Mercredi 20 Novembre 2019 à 20H

Le Ciné-club de Grenoble, 4 rue Hector Berlioz, 38000 Grenoble

Tél : 04.76.44.70.38 – <http://www.ccc-grenoble.fr> – Courriel : contact@ccc-grenoble.fr